

rience faite à l'École Modèle. Je me souviens d'un incident significatif qui se produisit lorsqu'un ministre recommanda aux professeurs de langues modernes des athénées de l'appliquer dans leur enseignement.

Vanaf hier

Le directeur général me dit qu'il reçut la visite d'un professeur de flamand qui lui déclara qu'il lui était impossible d'enseigner par la méthode directe, car il ne possédait pas assez le néerlandais pour le parler! Et ce professeur enseignait cette langue depuis une dizaine d'années, mais toujours en français et par de pénibles traductions.

Longtemps l'enseignement des langues modernes n'a donné que de bien faibles résultats dans les écoles primaires, normales, moyennes, parce que l'on procédait par la méthode de traduction, comme on le fait pour enseigner les langues mortes; la méthode naturelle ou directe seule est efficace (1).

La classe flamande.

La Ville de Bruxelles et ses faubourgs se trouvent dans une situation spéciale au point de vue de la langue. Dans certains quartiers, le peuple, artisans, ouvriers, parlent un patois flamand pauvre et corrompu; tandis que la bourgeoisie parle le français; les deux langues s'interpénètrent, les flandricismes fourmillent dans le français bruxellois et les wallonismes dans le patois flamand.

A cette époque, c'est en français qu'on enseignait dans les écoles primaires, publiques et privées. Les élèves parlant en famille le patois bruxellois ne comprenaient pas l'instituteur qui enseignait en français; ils arrivaient dans la classe supérieure parlant peu et mal le français, lisant mécaniquement et sans comprendre. Ils arrivaient à la conscription militaire, à l'âge de vingt ans, à peu près illettrés.

A ceux qui proposaient, comme M. Buls, d'ouvrir des classes flamandes pour les enfants élevés en patois par leurs parents et

(1) Cette méthode est depuis quelques années enrichie d'un procédé très efficace : le Linguaphone, qui permet de faire entendre les thèmes de langue étrangère un nombre illimité de fois pour former à la bonne prononciation, à la compréhension et à l'usage du vocabulaire.

dans lesquelles on enseignerait en néerlandais, avec un cours de français par la méthode naturelle ou directe, on répondait : impossible! les élèves ne comprendraient pas l'instituteur parlant le néerlandais.

La Ligue de l'Enseignement avait proclamé que l'enseignement primaire doit être donné dans la langue maternelle des enfants; elle entendait en français ou en néerlandais, non en dialecte régional ou en patois local. On passe facilement et rapidement du dialecte ou du patois à la langue littéraire de même origine, du wallon au français ou du flamand au néerlandais.

M. Ch. Buls proposa au Comité de l'École Modèle d'ouvrir une classe pour un groupe d'enfants élevés en flamand qui recevraient l'enseignement en langue néerlandaise et apprendraient le français comme seconde langue. Le *Willems-fonds* se chargea de recruter une trentaine de garçons, fils de parents ne parlant que le flamand en famille. Ce recrutement ne fut pas facile, car la plupart des parents voulaient faire fréquenter par leurs enfants une école française. Enfin il aboutit. Le 17 septembre 1877, un instituteur hollandais, M. Van Kalken, commença à parler le pur néerlandais à ses élèves de la classe flamande.

Je cite des passages de son rapport :

« Dès la première matinée passée avec mes élèves, je constatai qu'ils ne comprenaient pas tout ce que je leur disais, et moi-même je ne saisissais pas bien le sens de toutes leurs expressions. Leur vocabulaire était pauvre, ils prononçaient mal la plupart des mots, leur accent et le mien différaient énormément.

» Je commençai par des conversations très simples sur les objets qui nous entouraient dans la classe. Je leur demandai quel métier exerçait leur père. Je les conduisis dans le musée de l'école, dans la cour, tout en causant avec eux sur les choses que nous rencontrions. Les premiers liens d'amitié s'établirent entre eux et moi et au bout de quelques jours, nous nous comprenions très bien. Leur prononciation s'était modifiée, ils s'habituèrent à mon langage et l'imitaient.

» J'avais toujours soin de leur parler très lentement et très clairement, et j'exigeais toujours que leurs réponses fussent complètes. Je corrigeais sans cesse leurs fautes contre la langue et la

prononciation et je faisais répéter les phrases correctes... » L'instituteur fit des leçons intuitives sur les choses, des exercices de langage correct. Il enseigna la lecture par la méthode des mots normaux.

A la fin de la première année ces petits Bruxellois parlaient, lisaient, écrivaient le néerlandais.

En seconde année, tout l'enseignement leur fut encore donné en néerlandais; on ajouta chaque jour une leçon de la langue française par la méthode naturelle ou directe; sans traductions, ni théorie, ni versions, uniquement des conversations sur des objets observés, des actions, etc. Pendant les derniers mois de l'année, les élèves flamands possédaient déjà un vocabulaire français assez étendu et leur instituteur put leur donner la moitié de ses leçons sur les choses en seconde langue. En 3^e année, au mois de mars, on put fusionner la classe flamande avec une classe parallèle de langue française...

Cette expérience a fait tomber toutes les objections que l'on faisait valoir contre l'introduction de la langue néerlandaise dans les classes composées de Bruxellois élevés en patois flamand. Elle a démontré aussi que si on enseigne la seconde langue à partir de la deuxième année primaire en suivant la méthode intuitive-active, les petits Flamands arrivent rapidement à parler, lire, écrire le français, et les petits Wallons, la langue néerlandaise. Si l'on n'a pas réussi en Belgique à faire connaître les deux langues nationales à tous les élèves des écoles primaires, c'est parce qu'on n'a pas organisé méthodiquement l'enseignement de la seconde langue par la méthode directe et qu'on a commencé trop tard.

L'échec de l'enseignement des langues vivantes étrangères dans les écoles moyennes et les athénées a la même cause.

Education esthétique.

La vieille école du catéchisme et du savoir lire, écrire et calculer, ne cultivait pas le sentiment esthétique des enfants, qu'on enfermait cinq ou six heures par jour dans des classes sombres et tristes, aux murs nus et dans lesquelles jamais on n'exposait une plante fleurie, de belles estampes, des objets d'art. Tout au plus, on avait inscrit dans les programmes une leçon par semaine de chant d'ensemble et une de dessin; mais les beautés de la nature et de l'art ne faisaient pas partie de l'éducation.

A l'École Modèle, la culture esthétique occupa une large place dans le plan d'éducation. D'abord le milieu où vivaient les élèves était beau par sa forme et par sa décoration fixe et mobile; ensuite, dans nos fréquentes excursions, nous attirions l'attention de nos élèves sur les beaux spectacles urbains et rustiques que nous rencontrions; formes et couleurs des sites, des plantes, des insectes, formes et mouvements des animaux, leurs chants, leurs cris, bref tous les aspects intéressants de la nature. Nous nous arrêtions devant les monuments, nous entrions dans les musées d'art et nous nous arrêtions avec eux devant les belles œuvres qui les attiraient. Nous avons constaté que les enfants d'âge primaire sont sensibles à la beauté naturelle ou artistique, qu'ils se plaisent à contempler les belles œuvres.

Quelques branches du programme contribuent spécialement à la culture esthétique : la lecture et la récitation expressives de morceaux littéraires à la portée des enfants et préalablement expliqués, le chant, le dessin, la gymnastique, des exercices rythmiques, des rondes, des danses. Les leçons de dessin doivent emprunter leurs modèles à la nature, plantes, animaux, paysages, à des objets de belle forme, non à des copies, estampes, gravures, etc. Le dessin d'après objets réels et le dessin d'imagination intéressent les enfants; la copie de modèles les laisse indifférents; leurs dessins spontanés expriment toujours des réalités ou des scènes imaginaires. Nos élèves faisaient de rapides progrès en dessin; ils dessinaient à toutes les leçons des croquis des choses qu'ils observaient.

Le chant ne présente aucune difficulté lorsqu'on l'enseigne par audition ou en l'accompagnant au violon.

La difficulté vient de la lecture des notes sur la portée. Nous reprendrons ce sujet lorsque nous serons arrivé aux expériences que nous avons faites avec la méthode modale.

L'histoire.

L'histoire n'est pas une science d'observation; il est impossible de la mettre à la portée de l'enfant de l'école primaire. M. P. Tempels disait :

« Pour apprécier dans une mesure quelconque les actions des hommes, il doit avoir, au moins, commencé à connaître les passions et les intérêts qui les agitent. C'est à peine si cette disposi-